



Article scientifique

Article

2018

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage

Lévy, Bertrand; Bouvet, Rachel

How to cite

LÉVY, Bertrand, BOUVET, Rachel. Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage. In: Le Globe, 2018, vol. 158, p. 5–23.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:112734>

© The author(s). This work is licensed under a Creative Commons Public Domain (CC0)

<https://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/>

LE GLOBE

Revue genevoise de géographie

Récits de voyage : Une géographie humaniste



Tome 158 - 2018

Le Globe est la revue annuelle de la Société de Géographie de Genève.
Il a été fondé en 1860.

Publié avec le soutien de la Ville de Genève.

Comité éditorial :

Angelo Barampama, Ruggero Crivelli, Lionel Gauthier, Paul Guichonnet, Charles Hussy, Bertrand Lévy, Laurent Matthey, Claude Raffestin, Frédéric Tinguely, Jean-Claude Vernex : Université de Genève.

Alain De l'Harpe, Philippe Dubois, Gianni Hochkofler, Philippe Martin, Christian Moser, Renato Scariati, Véronique Stein, René Zwahlen : Société de Géographie de Genève.

Elisabeth Bäschlin, Université de Berne

Rachel Bouvet, Université du Québec à Montréal

Sylvain Briens, Université de Paris-Sorbonne

Annabel Chanteraud, Université de Genève

Hans Elsasser, Université de Zurich

Franco Farinelli, Université de Bologne

Claudio Ferrata, GEA-Association des Géographes, Bellinzzone, Tessin

Hervé Gumuchian, Université de Grenoble

Jean-Christophe Loubier, HES-SO Valais

Marina Marengo, Université de Sienne

René Georges Maury, Université de Naples

Jean-Luc Piveteau, Université de Fribourg

Jean-Bernard Racine, Université de Lausanne

François Taglioni, Université de Saint-Denis de la Réunion.

Rédacteur : Bertrand Lévy.

Coordinateurs du Tome 158 : Bertrand Lévy, Renato Scariati.

Lecteurs critiques du Tome 158 :

R. Bouvet, R. Crivelli, E. Galifi, G. Hochkofler, B. Lévy, J.-C. Loubier, L. Matthey, M. Marengo, R. Matos, C. Moser, R. Scariati, V. Stein, R. Zwahlen.

Tous les articles ont été soumis à lecture critique.

Les articles publiés dans *Le Globe* engagent la seule responsabilité de leurs auteurs
Ils ne peuvent être reproduits sans autorisation des éditeurs.

Les propositions de publications sont à adresser au rédacteur :

Bertrand.Levy@unige.ch

Le Globe est une revue arbitrée par des pairs / a peer-reviewed journal.

Tirage : ca 450 ex.

Site internet : <http://www.sgeo-ge.ch/le-globe>

Le Globe est en ligne sur Persée : <http://www.persee.fr/collection/globe>

© Le Globe 2018

ISSN : 0398-3412

LE GLOBE

Revue genevoise de géographie

Tome 158

RECITS DE VOYAGE : UNE GEOGRAPHIE HUMANISTE

Société de Géographie de Genève

2018

**LE GLOBE – TOME 158 –
RECITS DE VOYAGE : UNE GEOGRAPHIE HUMANISTE**

SOMMAIRE

Littérature et géographie : dialogue autour du récit de voyage <i>Rachel Bouvet, Bertrand Lévy</i>	5
Récit de voyage et expérience de l'espace : la Méditerranée écrite et vécue par Josep Piera <i>Alexandre Bataller</i>	25
Le voyage en Italie de Pier Paolo Pasolini. Du reportage à l'ichnographie : une paragéographie des seuils <i>Laurent Matthey</i>	41
<i>Le Voyage en France avec notes</i> de Mariano Della Vedova : le carnet de route et sa valorisation esthétique <i>Alba Dellavedova</i>	61
Périple aquatiques – Impressions de voyages <i>Jean-Baptiste Bing</i>	71
Retour à El Hierro <i>Jean-Michel Wissmer</i>	85
La vie, la mort et les hommes. Moments choisis d'un voyage au Népal <i>Rémy Villemin</i>	93
<i>Il Pianto dei Balcani</i> . Photo-poèmes de voyage à la recherche d'une histoire familiale <i>Sara Lonati</i>	117
Société de Géographie de Genève Bulletin de la Société de Géographie de Genève	129

LITTÉRATURE ET GÉOGRAPHIE : DIALOGUE AUTOUR DU RECIT DE VOYAGE

Rachel BOUVET

Dépt d'études littéraires, Université du Québec à Montréal

Bertrand LEVY

Faculté des sciences de la société, Université de Genève

Résumé : Ce texte fait dialoguer une littéraire et un géographe sur leurs pratiques respectives de l'écriture de voyage. Entre recherche de faits véridiques et création esthétique, le récit de voyage est envisagé tour à tour sous l'angle du langage, de la géopoétique, de l'appel du dehors, du parcours, de son rapport avec la carte et le terrain. L'article se conclut par son insertion dans l'enseignement et dans la recherche-crédation.

Mots-clés : Littérature ; Géographie ; Récit de voyage ; Géopoétique ; Paysage.

Abstract : This text is a dialogue between a literary scholar and a geographer on their respective practices of travel writing. Between the search for truthful facts and aesthetic creation, travel writing is considered from the angle of language, geopoetics, the appeal from the outside, the route, its relationship with map and field work. The article ends with its insertion in teaching and research-creation.

Keywords : Literature ; Geography ; Travelogue ; Geopoetics ; Landscape.

Littérature et géographie

RB : J'aimerais pour commencer raconter ce qui m'a amenée à la géographie. A l'époque, j'étais en train de faire des recherches sur le désert en littérature. Ce paysage me fascinait, je l'avais côtoyé pendant plus de trois ans, alors que j'habitais en Egypte, mais j'avais conscience de mes lacunes et j'aurais aimé m'associer à un connaisseur des déserts. C'est pourquoi je me suis mise à la recherche d'un géographe avec qui collaborer. Cela dit, au lieu de trouver un spécialiste du désert, je suis tombée sur un géographe poète, Jean Morisset, qui m'a fait découvrir la géopoétique. Avec Eric Waddell, lui aussi géographe, et d'autres personnes (collègues, étudiants, artistes, journalistes, etc.), nous avons décidé de fonder un atelier de géopoétique, *La Traversée*, et j'ai continué de mon côté à explorer les rapports entre littérature et géographie.

C'est donc mon objet d'étude – le désert au début, puis la mer, la forêt, l'espace autrement dit – qui m'a orienté vers la géographie. Et puis aussi

– de manière plus souterraine, sans doute –, un désir de mieux comprendre le monde, ma propre relation à la terre. Ayant d'abord habité la Bretagne, puis l'Égypte, avant de m'installer au Québec, je suis sans cesse interpellée par ma "géographie intime" ; je ne peux m'empêcher de tisser des liens entre les divers territoires qui sont les miens et à chaque maille ajoutée, de nouvelles interrogations fusent, sur le sens des lieux. Et toi, qui es géographe, qu'est-ce qui t'a amené à la littérature ?

BL : C'est aussi la relation entre le moi et le monde qui m'a intéressé au départ. Donc l'espace vécu plus qu'un découpage ou une zone géographique en particulier. Je voyageais en Sicile, et un soir, je suis tombé sur *Narcisse et Goldmund* d'Hermann Hesse, un livre que j'ai dévoré quelques jours plus tard. Ce livre répondait à des questions que je me posais à ce moment-là. Les circonstances dans lesquelles on découvre un livre sont parfois aussi importantes que le livre lui-même. Il y avait une identification de ma part à Goldmund, le voyageur, l'aventurier qui trouve finalement le sens de sa vie dans la création artistique ; j'en ai fait mon sujet de thèse. A 23 ans on a besoin de romans de formation, et je comprends parfaitement mes étudiants qui préfèrent *Siddhartha* à certains récits de voyage. *Siddhartha* est d'ailleurs un voyage à l'échelle de la vie. Mon attirance pour la littérature s'est donc doublée d'une attirance pour la philosophie de l'espace et du temps. La philosophie existentielle m'a donné les appuis théoriques nécessaires pour aborder la littérature. J'avais ainsi l'impression d'être relié à de "grands esprits". Pour un jeune homme qui a soif d'absolu, Hesse, mais aussi Zweig, Dostoïevski, Thomas Mann, Platon ou Kant apprennent davantage sur le monde que certains discours scientifiques.

Sur le plan personnel, j'ai toujours aimé travailler en solitaire, condition nécessaire pour entreprendre un travail de fond. La littérature nécessite et provoque parfois un certain isolement. Lire prend du temps, réfléchir aussi. Hesse m'a accompagné pendant et après ma thèse. C'est ainsi que j'ai pu faire paraître une douzaine d'ouvrages d'Hermann Hesse en français. Cette activité ne m'empêchait pas d'exercer mon métier de géographe. La littérature m'apparaissait comme une ouverture. Je ne lisais pas que Hesse, mais aussi Julien Gracq, Marcel Raymond, Roberto Juarroz, Miguel Torga... Tous des penseurs de l'espace.

Le récit de voyage

RB : Si je suis allée faire des incursions en géographie, c'est aussi parce que le domaine des études littéraires est très pauvre en matière de réflexion sur l'espace, je dirais même qu'il a été longtemps réticent à la question spatiale. Les théoriciens considéraient que l'espace littéraire ne devait surtout pas être confondu avec l'espace réel : il était sans commune mesure avec lui, il avait ses propres lois, ses propres caractéristiques, il fallait impérativement se borner à l'espace du texte. A vrai dire, l'un des seuls secteurs où on établissait des liens entre l'espace du texte et l'espace réel, c'était la critique du récit de voyage. Puisque le genre viatique se situe à la frontière de la littérature et de la géographie, il est étudié autant par des littéraires que des géographes. En travaillant sur les récits de voyage au désert, ceux d'Eugène Fromentin, de Pierre Loti et d'Isabelle Eberhardt, j'ai commencé à explorer certaines notions – celle de paysage, surtout – et par la suite, j'ai tenté d'élargir la perspective, de mettre au point une approche géopoétique des textes littéraires (des romans, des nouvelles, des fragments, etc.). En définitive, je me suis tournée vers la discipline dédiée à l'étude de l'espace – la géographie – pour enrichir ma lecture des textes, pour nourrir la théorie littéraire, pour mieux comprendre le rapport entre la littérature et le monde, pour développer la géopoétique. Mais avant d'aller plus loin, peux-tu expliquer ce que le récit de voyage représente pour un géographe humaniste, comment tu en es venu à t'intéresser au genre viatique ? Est-ce encore une fois l'œuvre de Hermann Hesse ?

BL : En partie. Hermann Hesse a composé de nombreux récits de voyage, sur l'Italie, la Suisse, les Indes, et ils fournissent une partie de la matière brute de ses romans. Ainsi, ses carnets italiens de 1901 et 1903 (Hesse, 1992) inspirèrent *Peter Camenzind* (1904) et les *Carnets indiens* de 1910 (Hesse, 1995) auront une influence sur la genèse de *Siddhartha* (1922). Cela montre que le voyage d'un écrivain peut avoir une influence instantanée ou très décalée dans le temps.

Quelle est la place du récit de voyage dans la littérature ? Dans les études littéraires, le récit de voyage a longtemps été considéré comme un genre mineur, moins prestigieux que le roman. C'est le "tournant spatial" en littérature comme dans les sciences humaines qui l'a remis en selle, de même que les recherches sur la mondialisation et l'altérité, qui étaient concomitantes. Le Festival *Etonnants Voyageurs* de Saint-Malo, créé en

1990 par Michel Le Bris, a donné une impulsion du côté du grand public. Le monde aussi est devenu plus géographique grâce aux voyages généralisés et à la géolocalisation (plus récente). Les gens sont devenus plus curieux du monde. Dans le récit de voyage, ils puisent des informations, s'instruisent au sens noble du terme. Nous, géographes, n'avons pas eu besoin du tournant spatial. En revanche, nous avons connu un tournant humaniste et culturel qui a pris forme dès les années 1980. Après le tournant culturel, certains parlent aujourd'hui d'un tournant visuel ou cartographique. La littérature s'est alliée à la cartographie numérique.

Les travaux de Frémont (1981), Tissier (1992), Brosseau (1996), Hiernaux (1999), Chevalier (2001) ont d'abord été tournés vers la fiction et les carnets de terrain plutôt que vers le récit de voyage. Les carnets de terrain, ce sont des notations prises sur le vif, des esquisses, généralement non destinées à la publication, mais qui servent à l'élaboration de l'œuvre scientifique. Le géographe ne procède pas différemment de l'écrivain-voyageur. C'est l'intentionnalité de l'auteur qui diffère : une géographie régionale par exemple dans le premier cas, un récit de voyage dans le second. Les géographes étudient les carnets de terrain et les relations de voyage de ceux qui les ont précédés : Humboldt a travaillé sur les découvreurs de l'Amérique ; Loi, Robic et Tissier (1988) sur les carnets de Vidal de La Blache, Vidal (1880) sur Marco Polo, Hallair (2013) sur les carnets d'Emmanuel de Martonne. Deux géographes du XIX^e siècle se distinguent particulièrement par l'importance qu'ils accordent aux relations de voyage et à leur usage pour la géographie, Conrad Malte-Brun, fondateur des *Annales des Voyages* (Péaud, 2015) et Elisée Reclus, auteur de *Voyages à la Nouvelle-Orléans, à la Nouvelle-Grenade...* L'histoire des relations de voyage et d'exploration a traditionnellement fait partie de l'histoire de la géographie, car la relation de voyage possède une dimension scientifique, contrairement au récit de voyage, qui est plus littéraire, imaginaire et mythique. Aujourd'hui, quelques géographes travaillent sur des écrivains-voyageurs, mais très peu en comparaison des chercheurs en littérature.

Pourquoi les géographes ont-ils peu investi le récit de voyage contemporain ? Voici mon explication. Claude Reichler (1998) et Ariane Devanthéry (2016) ont distingué quatre fonctions du récit de voyage :

1) épistémique, 2) testimoniale, 3) esthétique, 4) pratique. Les géographes se sont surtout intéressés à la fonction épistémique, c'est-à-dire à ce qui

relève de la science dans le récit de voyage : la construction du langage et surtout les données scientifiques contenues dans la relation. Donc un usage qui se voulait utile aux progrès de la discipline. La fonction pratique (les conseils), qui sont très présents dans les guides de voyage font aussi l'objet de travaux, en géographie du tourisme notamment. Ainsi, la géographie a privilégié les fonctions 1) et 4). En revanche, la fonction testimoniale (2), c'est-à-dire en quoi le récit témoigne de la vie de son auteur et des personnages rencontrés, a pris peu de place chez les géographes, car cette dimension est pour eux trop subjective. Or, chez la plupart de mes confrères, le moi reste haïssable. C'est regrettable. J'ai dû passer par le raisonnement de M.S. Samuels (1978) sur l'humanisme de la Renaissance, qui marque la fin de la guerre contre le moi (qui caractérisait le Moyen Age), pour proposer cette idée. Un récit de voyage pose la question de l'accomplissement personnel, centrale à l'idée d'humanisme. La personne y est considérée dans sa relation avec l'autre dont dépend la relation avec soi. Nier l'importance du point de vue personnel dans le récit de voyage, c'est se priver d'une source de connaissance sur l'humain, sur sa manière de concevoir, de percevoir et de se comporter dans l'espace. Paul Morand disait : au fond, ce qui est encore le plus intéressant dans le voyage, c'est le voyageur. Tu as toi-même écrit un récit de voyage, *Le Vent des rives* (Bouvet, 2014). La dimension existentielle ne te paraît-elle pas au cœur du texte ?

RB : Si, bien sûr, mais je me méfie un peu de cette focalisation sur le voyageur. Il est bien évident qu'un voyage, et le projet d'écriture qui l'accompagne, répondent à des désirs ou des besoins singuliers, ils sont ancrés dans la vie. Si j'ai écrit *Le Vent des rives*, c'est parce que j'ai ressenti le besoin à un moment donné de relier les deux rives de la mer Méditerranée, à la fois pour réaffirmer une appartenance et pour baliser un chemin que d'autres pourraient emprunter. C'est un sentiment d'urgence qui m'a motivé. Mes enfants arrivaient à l'âge adulte dans un monde clivé, dans lequel la Méditerranée est une barrière, elle est même devenue récemment une fosse, un mouvoir. Ils possèdent tous les deux une carte d'identité composite, à la fois français par leur mère, égyptiens par leur père, et québécois par leur lieu de naissance. Or, les relations entre le monde arabe et le monde occidental se sont tellement tendues ces dernières années qu'il est devenu difficile de penser autrement qu'en

termes de rupture. Peu de récits font état des richesses de la culture arabe, et l'histoire (telle qu'on l'écrit au nord comme au sud) a singulièrement omis des pans entiers des relations qui se sont établies au cours des siècles, notamment avant la Renaissance, entre les différentes régions du pourtour méditerranéen. J'ai moi-même beaucoup souffert de ce vide, de cette incompréhension mutuelle, puisque j'ai quitté très jeune mon univers familial pour vivre en Egypte. Cela m'a pris du temps pour créer des passerelles, et je dois dire que les livres ont été d'un grand secours. Amin Maalouf en particulier, avec ses essais et ses romans, m'a beaucoup apporté. Je retrouvais dans ses livres des univers, des langues, des territoires qui me fascinent et que je ne cesserai jamais de parcourir. Et puis l'écriture a ceci d'extraordinaire qu'elle permet de prolonger le voyage, de déployer les facettes du réel trop rapidement entrevues, d'approfondir l'expérience de l'altérité. Comme je l'explique à la fin de mon récit, la boucle que j'ai réalisée entre le Maroc et l'Andalousie, à la fois physiquement et mentalement, m'a donné l'occasion d'explorer la frontière et d'ouvrir des portes afin que la pensée puisse circuler librement : "Ce doit être à l'intérieur de moi que le grand air se met soudain à affluer de part et d'autre, car je commence à respirer plus facilement. Les gonds ont cédé, je le sens, et je retrouve avec joie ce sentiment de liberté qui m'a tellement manqué – liberté d'aimer, d'agir, d'aller, de penser, de parcourir les anciennes routes du monde ou d'ouvrir de nouveaux chemins" (Bouvet, 2014:97). C'est une invitation, une main tendue au lecteur pour qu'il se mette lui-même en route, pour qu'il explore à sa manière ces territoires. C'est ce à quoi tend le voyage, me semble-t-il, vers la rencontre, la générosité, le partage, l'intensification du rapport au monde. Il s'agit à mon avis d'une expérience essentielle en géopoétique, un champ de recherche et de création dans lequel nous œuvrons tous les deux depuis de nombreuses années.

La géopoétique

BL : Kenneth White commence à en parler dès 1978 et il écrit son texte inaugural en 1989. J'ai appris son existence en 1991, à l'occasion du Colloque de Nîmes, qui s'intitulait *Géographie de la culture. Espace, existence, expression*. Kenneth White, qui avait lu ma thèse, m'a encouragé à travailler sur *La Route bleue*, non pas un récit de voyage selon lui, mais un livre de la Voie ("Way Book"), un livre qui ouvre "de

nouvelles voies, à l'écart de toutes les vieilles histoires" (Charles Olson, cité in White, 1983:203).

Chaque récit de voyage possède son fil conducteur, tissé par le modèle culturel de l'auteur. Ce modèle s'exprime dans le médiateur privilégié qu'est l'écriture. Claude Raffestin (1986) affirme que le voyage d'un écrivain est le plus souvent un voyage vers son médiateur. Il n'a pas tort, bien qu'à première vue, cette conception de la littérature de voyage soit quelque peu mécaniste. On se dit qu'un voyage est à même de nous ouvrir à des expériences inédites, de nous faire découvrir des nouveautés susceptibles de faire évoluer notre médiateur. Mais c'est rare. Ce devrait être le but ultime de tout voyage, ce surcroît de sens qu'on retire du monde, qui est davantage que la confirmation d'un sens que nous lui assignions au départ. Il est vrai qu'on voyage toujours avec ses médiateurs, et les découvertes qu'on fait sur place servent le plus souvent à les conforter. Rares sont les écrivains qui sont capables de réorienter leur modèle culturel en fonction de ce qu'ils découvrent. C'était le cas de Nicolas Bouvier. Je conseille toujours à mes étudiants qui s'attaquent à un récit de voyage de bien cerner le modèle culturel de leur auteur. Il livre la clé à bien des points de l'interprétation.

Evoquons celui de Kenneth White. Il se qualifie comme un homme du Nord, fasciné par le Japon et les cultures premières du monde. Il est aussi un poète de la nature – bien qu'il préfère parler de la Terre. Parmi ses inspirateurs, on trouve des poètes, des penseurs et des philosophes de la nature ainsi que des écrivains de la route.

Si on analyse la trame de ses récits de voyage, on retrouve généralement un mouvement du voyageur qui va de la ville vers la nature : de Montréal au Labrador dans *La Route bleue* (White, 1983), de Tokyo au Hokkaido dans *Les Cygnes sauvages* (White, 1990), de Vancouver à l'Alaska dans les *Vents de Vancouver* (White, 2014). Ce sens spatial du récit apparaît déjà dans son premier texte, *En toute candeur* (White, 1964) ; le jeune homme sort du Glasgow industriel pour gagner les Highlands. La ville est généralement ressentie comme topophobe. À l'opposé, la nature vierge ou le paysage de peu est généralement topophile. Ainsi, le lecteur passe de la saturation d'un univers urbain à un espace vide, non codifié à l'avance. Du vide peut surgir la nouveauté. Kenneth White est clairement à la recherche d'un nouvel espace culturel.

RB : Jusqu'à présent, la géopoétique a été principalement envisagée en fonction de la posture adoptée par l'écrivain – surtout celle de son fondateur, Kenneth White : le rapport à la terre constitue le socle de l'écriture ; le récit ou le poème témoignent du lien très fort entre l'homme et la terre, il en est le prolongement, le développement. Cela dit, l'écriture n'est que l'un des versants de l'expérience géopoétique : les théories de la lecture et de la réception ont montré toute la complexité de l'acte de lecture et c'est en tirant parti de ces recherches que j'ai cherché à définir les contours d'une "lecture géopoétique". Pourquoi se limiter en effet au pôle de la création ? Je crois que la géopoétique peut nourrir une approche critique (Bouvet, 2015), y compris du récit de voyage (Bouvet, Marcil-Bergeron, 2013) ; et comme elle constitue une "densification de la géographie", il va de soi que les notions essentielles proviennent de cette discipline. Cela dit en toute humilité car je ne suis pas géographe, et j'ai bien conscience d'arpenter un terrain qui n'est pas le mien. C'est ce qui forme à la fois l'intérêt et le risque inhérent à la transdisciplinarité, un principe essentiel en géopoétique, que certains ont tendance à négliger.

BL : Si on met entre les mains d'un lecteur réfractaire à la géopoétique un haïku de Kenneth White par exemple, il n'y comprendra rien ou en fera un mauvais usage. J'ai connu cela. La lecture géopoétique nécessite un apprentissage, une intercompréhension mutuelle entre le lecteur et l'auteur ; la géopoétique n'est pas "un donné", elle se construit par l'expérience, la réflexion, une sensibilité au monde. Elle exige aussi une curiosité pour plusieurs disciplines.

RB : Oui, l'approche géopoétique s'inscrit délibérément à la croisée des disciplines, ce qui est essentiel dans le cas du récit de voyage, dont l'hétérogénéité a été abondamment soulignée. C'est à partir des matériaux composant le récit que l'analyse se déploie, le but n'étant pas de reconstruire le voyage à partir de l'écriture mais de montrer que l'unité d'un récit de voyage dépend de l'agencement des discours. Le chercheur convoque des savoirs spécifiques : la cartographie, la géographie humaine et physique, la géologie, la botanique, les théories littéraires de la narration, de la description, de la lecture, de la créolisation, les réflexions sur l'altérité, etc. Il s'agit donc de comprendre, au sens de "prendre

ensemble", les différents aspects de ce genre hybride, de créer un espace de réflexion au-delà des disciplines, dans une zone-frontière.

Le dehors

RB : Ce que l'approche géopoétique vise à identifier dans le récit de voyage, ce sont les éléments fondateurs d'une poétique de la vie sur terre. Avant le départ il y a souvent chez le voyageur un désir pour un espace autre, qu'il s'agit d'aller confronter à la réalité du terrain. L'appel du dehors peut être vu comme une tension vers l'ailleurs, une force qui nous pousse en dehors des lieux connus. Nicolas Bouvier insiste sur l'inattention dont nous faisons preuve envers le monde qui nous abrite et l'étourdissement dans lequel nous nous plongeons au quotidien : "Il est vrai que nous accordons bien rarement au monde la présence fervente et inconditionnelle qu'il attend et mérite. Nous prêtons une oreille distraite, une perception monodique à la polyphonie de ses menaces ou de ses liesses" (Bouvier, 1989:178). De la même façon, les récits de Victor Segalen nous invitent à quitter la "chambre aux porcelaines", l'univers des mots, "cet enfermé d'où les scrupules d'un dehors savoureux possible me chassent" (Segalen, 1995:268). Ils ont eu pour effet de me lancer sur les routes, à l'affût du Divers, comme bien d'autres lecteurs. La lecture peut en effet donner le désir de partir au loin ou d'explorer l'environnement immédiat, elle réactive dans ce cas l'appel du dehors que l'écrivain a connu, elle contribue à l'intensification de la présence au monde, elle est directement en prise avec la vie.

BL : Quand je fais un terrain avec mes étudiants, j'essaie toujours d'intégrer cette dimension poétique ; science et poésie peuvent s'inspirer l'une de l'autre. Comprendre un paysage, son évolution, sa structure, apprécier ses formes et ses couleurs, fait appel à des connaissances scientifiques et à une sensibilité poétique.

Par exemple, en longeant l'Aire, une rivière en voie de renaturation, une étudiante a qualifié de "tressage" le réseau de petits méandres longitudinaux et entrecroisés qui marient la terre et l'eau. Ce tressage avait disparu depuis l'endiguement de la rivière et a été recréé par les paysagistes qui l'ont fabriqué mécaniquement. Ils ont formé des losanges de terre entre lesquels l'eau s'est écoulée. Le courant a érodé et arrondi dans le sens de la longueur ces nouvelles petites îles qui forment les parties

renflées de la tresse. J'avais déjà entendu parler du chevelu hydrographique, mais jamais de tressage. C'est très évocateur.

Un autre exemple, dans le Vieux Carouge, c'était les "chiens assis", ces lucarnes qui s'avancent sur les toits et qui offrent une vue dégagée sur le ciel. L'image littéraire condense en une expression ce que le discours scientifique met des lignes à décrire. Elle est essentielle pour évoquer les éléments d'un paysage ou son atmosphère.

Le paysage

RB : Quand on s'intéresse au rapport entre l'homme et l'espace qu'il occupe, la notion de paysage obtient naturellement une place centrale. Celle-ci traduit en effet une présence au monde, une conscience de l'instantanéité des perceptions et des facteurs intimes conditionnant l'expérience. C'est principalement la notion d'acte de paysage développée par le géographe Charles Avocat que j'ai retenue pour analyser les textes littéraires car elle met l'accent sur la présence de deux "réalités" : l'image ou les images construites par le sujet et la réalité physique, géographique (Avocat, 1984). C'est l'interaction entre les deux qui donne naissance au paysage, une pratique sémiotique où interviennent les sensations corporelles, les émotions, la sensibilité, etc. Cet acte de paysage joue un rôle de déclencheur : déclencheur de l'écriture, d'un processus de création ; déclencheur d'un processus de recherche également, pouvant aller aussi bien du côté de la réalité physique, quand il s'agit de mieux comprendre telle ou telle formation paysagère, tel relief, telle aire végétale, que du côté de l'image sensorielle : pourquoi tel aspect a-t-il été privilégié dans telle culture au détriment de tel autre, pourquoi la dune de sable est devenue le filtre principal du Sahara pour les voyageurs occidentaux, comment la connaissance de la langue arabe donne-t-elle à la voyageuse Isabelle Eberhardt une prise différente sur le paysage, etc. (Bouvet, 2006).

Carte et langage

RB : La capacité qu'ont les géographes de lire les cartes, de se construire mentalement une image du terrain à partir des lignes, des formes, des lettres et des couleurs jetées sur le papier m'a toujours fascinée. Nous avons d'ailleurs choisi ce thème pour notre premier colloque de géopoétique au Québec, en 2006. Support de l'imagination spatiale, de l'écriture, de la lecture, de la rêverie, la carte est

complémentaire au texte ; elle ne le réduit pas à quelques traits schématiques comme on a tendance à le croire : lire une carte en déployant tous ses possibles permet d'ouvrir la réflexion aux divers modes de saisie de l'espace, aux différentes pratiques sémiotiques de l'espace. Chez les écrivains-voyageurs, la carte est souvent présente sous une forme ou une autre : parfois insérée avant le texte, véritable témoin du parcours, comme dans *Le désert* de Pierre Loti, où l'auteur a inscrit ses propres annotations tout au long du périple ; parfois ajoutée par les éditeurs pour donner un aperçu des pérégrinations, comme dans le cas de l'édition des *Ecrits sur le sable* (œuvres complètes) d'Isabelle Eberhardt, où Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu ont reconstitué les itinéraires suivis par la jeune femme ; d'autres fois mentionnés en cours de route ou encore narrativisés, donnant lieu à des descriptions saisissantes. Le dernier récit de Sylvain Tesson, *Sur les chemins noirs*, est assez intéressant à cet égard. Deux cartes de la France ouvrent le livre : l'une fait le portrait des zones hyper-rurales et met en évidence leur enclavement tandis que l'autre, dessinée par l'auteur, permet de visualiser son itinéraire à pied, depuis la Haute-Provence jusqu'au Cotentin. Quant au projet lui-même, il n'a pu se réaliser qu'à partir de l'observation des cartes au 25'000^e :

"La carte était le laissez-passer de nos rêves. / Ces tracés en étoile et ces lignes piquetées étaient des sentiers ruraux, des pistes pastorales fixées par le cadastre, des accès pour les services forestiers, des appuis de lisières, des *viae* antiques à peine entretenues, parfois privées, souvent laissées à la circulation des bêtes. La carte entière se veinait de ces artères. C'étaient mes chemins noirs. Ils ouvraient sur l'échappée, ils étaient oubliés, le silence y régnait [...]" (Tesson, 2016:33).

La carte déclenche le rêve, la marche et l'écriture. C'est dire son importance. Le voyage n'est pas fixé une fois pour toutes, il s'invente au fur et à mesure du trajet, le piéton devant faire face à toutes sortes de déconvenues dans ce territoire de friches et de jachères, ne correspondant pas toujours aux relevés de l'IGN.

BL : Ce qui m'a frappé dans *Sur les chemins noirs* de Sylvain Tesson, c'est l'attaque en règle contre le discours aménagiste en géographie, que Sylvain Tesson connaît bien, puisqu'il est lui-même géographe, avec une spécialité de géographie physique. Il parle d'une novlangue à combattre, à laquelle le territoire finit par ressembler. S. Tesson va à la rencontre de la

France qui a échappé à cet aménagement-là, les parties oubliées du pays, ces chemins noirs recouverts de ronces. Son langage est très travaillé, un peu torturé par endroits, mais c'est de la littérature. Il fait l'expérience de la France déglinguée, pas calme du tout, comme *Légèrement seul* de Daniel de Roulet (2013). Roulet, qui marche aussi, a un style plus coulant, plus poétique. Dans un ouvrage de géographie sociale engagée, Guilluy (2014) analyse les causes du malaise de la France des périphéries. La science sociale et la littérature se complètent parfaitement dans la description et l'analyse de ce phénomène.

RB : De mon côté, ce qui m'intéresse dans les rapports entre le langage et la Terre, ce sont les métaphores organicistes, si bien étudiées par des géographes comme Vincent Berdoulay (1982) ou Luc Bureau (2009), qui a consacré un ouvrage à la *Terra Erotica*. Les toponymes également, qui allient le géographique au linguistique et qui condensent la mémoire des lieux, tout en ouvrant la voie à de subtiles dérives poétiques pour peu que l'on se prête au jeu et que l'on se mette à faire des recherches toponymiques. Je crois qu'il y a là un lieu de rencontre entre géographes et littéraires encore largement inexploré. Tout récit de voyage comprend des toponymes, ce sont eux qui balisent en grande partie le parcours de l'écrivain-voyageur.

BL : Tu as évoqué la confusion actuelle autour de la notion de nomadisme. Les nomades des sociétés traditionnelles ont un genre de vie très structuré, dicté par de multiples contraintes. Les nomades des sociétés avancées cherchent au contraire à s'affranchir au maximum de ces contraintes.

Le parcours et l'habiter

RB : Je me suis beaucoup intéressée à une certaine époque aux modalités du parcours en littérature : le nomadisme, l'errance, la marche, la flânerie, l'exploration, le voyage à pied, en train, en bateau, etc. Nous avons d'ailleurs organisé un colloque sur le sujet en 2003. Puis, j'ai cherché à mieux comprendre la question de l'habiter, à l'aide notamment de la pensée de Heidegger, reprise et développée du côté de la géopoétique par des anthropologues de l'espace comme Jean-Paul Loubes, ou du côté de la géographie par Augustin Berque (2008), dont la réflexion sur l'écoumène

est fort stimulante. Mais cela reste malgré tout difficile d'appliquer cette conception de l'habiter à la littérature. Ce qui m'apparaît beaucoup plus fécond, c'est de faire appel à une conception de l'habiter fondée sur la mobilité, dans laquelle le parcours constitue l'un des éléments primordiaux de l'habiter, de lier autrement dit ces deux notions – le parcours et l'habiter. Dans son ouvrage intitulé *L'habiter, la condition géographique*, Olivier Lazzarotti (2006:192) considère celui-ci comme un processus, comme une dynamique : "habiter, c'est se construire en construisant le monde". La distinction qu'il propose entre le lieu, le territoire et le monde permet de définir la manière dont l'être se ménage une place, se crée un territoire en se déplaçant sur la terre, et, du même coup, construit un lien singulier avec le monde. Or, l'espace habité ne se résume pas à l'espace géographique : les espaces immatériels créés par les écrivains sont structurés selon les mêmes principes que ceux de l'espace habité géographique : "Les hommes habitent, de fait, les places qu'ils produisent et pas seulement les espaces habités géographiques. Ils habitent aussi bien les espaces habités inventés par leurs mots, par leurs figures ou par leurs partitions" (*ibidem*:262). En observant la carte d'identité géographique propre à chaque écrivain ou à chaque lecteur ou leur signature géographique, on se donne les moyens de mieux saisir les textes. L'écrivain-voyageur habite le monde de manière inédite en inscrivant ses parcours à travers le monde au cœur de son écriture, il propose du même coup à ses lecteurs une approche singulière de lieux qu'ils pourront fouler à leur tour. Un réseau très dense se construit à travers l'écriture et la lecture, qui enrichit l'espace habité au point d'intensifier pour les écrivains et leurs lecteurs le rapport entre l'être et le monde.

Recherche, création, enseignement

BL : Tu m'as parlé de la "recherche-crédation" que vous aviez introduite dans votre département d'études littéraires. Pour que les géographes puissent suivre cet exemple, peux-tu me préciser les critères d'appréciation d'un texte de création, un récit de voyage par exemple ? J'imagine qu'ils ne sont pas les mêmes que pour un texte scientifique.

RB : Je voudrais d'abord préciser que je n'enseigne pas la recherche-crédation. Le département engage des écrivains spécifiquement pour cette tâche (5 sur 35 professeurs en moyenne). Ils donnent des ateliers d'écriture

au 1^{er} cycle et encadrent des mémoires (il y a un programme contingenté de maîtrise en création littéraire) ou des thèses tout en participant à des projets de recherche-crédation. *La Traversée*, l'atelier de géopoétique que nous avons fondé en 2004, a joué un rôle important dans l'évolution de la recherche-crédation au département, car après avoir obtenu une subvention de recherche pour développer nos activités et intégrer le réseau international, nous avons été financés par la suite grâce à des programmes de recherche-crédation. C'était la première fois qu'une équipe comprenant à la fois des chercheurs (comme moi) et des chercheurs-crédateurs, comme André Carpentier (2012), un écrivain-flâneur qui a porté le dossier en tant que candidat principal, obtenait ce genre de financement. Durant les trois cycles de subventions, une équipe de 6 professeurs en moyenne, composée de chercheurs en littérature mais aussi de géographes, comme Jean Morisset, a pu engager des étudiants comme assistants de recherche, financer des ateliers, des colloques et publier des ouvrages collectifs et individuels, surtout des œuvres de création.

Pour répondre à ta question, comme je ne donne pas d'ateliers, je n'évalue pas les textes de création. Cela dit, je dirige des étudiants à la maîtrise en création et j'ai participé à de nombreuses reprises à des jurys de mémoire en création, qui comportent toujours un dossier d'accompagnement, un texte réflexif dans lequel l'étudiant présente les enjeux principaux de son projet et qui constitue un tiers du travail (30 pages sur 100 environ). Ce qui est évalué, c'est l'approfondissement et la rigueur de la réflexion, sa pertinence au vu de la partie "création" (poèmes, récit, roman, etc.), la qualité de l'écriture, bref ce sont sensiblement les mêmes critères que pour un travail académique de manière générale. Sauf que l'on doit tenir compte de sa propre sensibilité en tant que "lecteur" et avoir suffisamment d'ouverture et de souplesse pour comprendre le cheminement de l'étudiant et évaluer s'il a mené à bien son projet d'écriture.

BL : Dans l'université française, il est souvent mal vu de créer plutôt que d'étudier et d'analyser. J'ai remarqué que cela suscite des jalousies. Comment faites-vous au Québec pour lutter contre ce sentiment trop humain ?

RB : Je crois qu'en France le problème dépasse le simple cadre universitaire. Les professeurs qui publient des textes de création doivent le faire discrètement, sans quoi leur réputation en pâtit effectivement. C'est un problème qui touche à la fois le statut de l'écrivain (qui se tient en général loin de l'université, quand il ne la méprise pas ouvertement), le poids de la tradition académique (réfractaire aux changements de toutes sortes) et une conception de la littérature héritée du passé, fondée sur l'idée que l'écrivain n'a pas besoin de formation, car il possède d'emblée un "génie créateur" qui le distingue des autres. Et pourtant, quand on y réfléchit bien, n'y a-t-il pas des écoles des Beaux-arts pour former des artistes ? Des facultés de musique pour former des musiciens ? Pourquoi l'écriture ne pourrait-elle pas elle aussi faire l'objet d'un enseignement ? Au Québec, il n'y a pas un tel fossé entre les écrivains et l'université. D'une part, les écrivains sont régulièrement invités à venir faire des conférences dans les cours, ils apprécient la rencontre avec les étudiants et je dirais qu'ils sont bien accueillis ; d'autre part, de nombreux professeurs ont développé au fil des ans des projets d'écriture (un tiers environ dans mon département). En plus de rédiger des ouvrages académiques conformément à ce que l'on attend d'eux, ils publient des romans, des récits de voyage, de la poésie, etc. C'est bien accepté par l'ensemble du corps professoral et par l'administration, cela fait partie des réalisations pouvant être présentées au moment de l'évaluation. Bref, il n'y a pas d'un côté ceux qui créent et de l'autre ceux qui analysent les textes littéraires. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas de jalousie, bien sûr, on ne vit tout de même pas dans le meilleur des mondes ! Mais elle ne concerne pas forcément le volet "création".

BL : Parlons à présent de ton expérience d'enseignement du récit de voyage aux étudiants. Comment l'abordes-tu sous l'angle méthodologique ? Que t'ont apporté les étudiants au cours de ta carrière ? Certains ou certaines ont-ils pu continuer ou prolonger leur cursus dans le sens du récit de voyage ?

RB : C'est surtout dans mon cours "Littérature et géographie" que j'enseigne le récit de voyage. Je l'aborde à la fois de manière historique (l'évolution des voyages et de la littérature viatique), théorique (éléments de définition du récit de voyage) et analytique. Je divise la classe en deux

pour pouvoir faire un atelier de lecture autour de *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier et nous examinons le texte sous tous les angles, en fonction du paysage, de l'espace, de l'altérité, des stratégies employées pour rendre l'expérience vécue, etc. Pour la grande majorité d'entre eux, c'est le premier contact avec un récit de voyage, et pour eux c'est une belle découverte. Sinon, dans d'autres cours, je fais lire des récits de Victor Segalen, d'Isabelle Eberhardt ou d'autres voyageurs. Je suis particulièrement heureuse quand les étudiants viennent me voir à la fin des cours en me parlant de leurs projets de voyage, ou quand je reçois des cartes postales, ou quand ils poursuivent leurs études supérieures et viennent me raconter leurs périples avec des étincelles dans les yeux ! Ce qu'ils m'apportent ? De l'énergie, de l'espoir, le sentiment de ne pas avoir travaillé en vain, d'avoir éveillé des consciences, partagé ma passion pour le voyage, contribué à leur ouverture sur le monde. Certains ont poursuivi à la maîtrise leurs études sur le récit de voyage, en travaillant sur Bouvier, Loti, Eberhardt. J'ai aussi dirigé des thèses portant sur le récit de voyage et l'égyptomanie ou comparant les expériences de voyageurs français en Orient (Nerval) et de voyageurs égyptiens en France (Al Tahtawi). D'autres, après avoir fait un mémoire sur le récit de voyage, sont partis au loin pour vivre leurs passions. Il faut toujours s'attendre à ce qu'un tel sujet affecte la vie d'une manière ou d'une autre...

Bibliographie

- AVOCAT C. (dir.), 1984, *Lire le paysage, lire les paysages*, Paris, C.I.E.R.E.C.
- BERDOULAY V., 1982, "La métaphore organiciste. Contribution à l'étude du langage des géographes", *Annales de Géographie*, T. 91, N° 507, pp. 573-586.
- BERQUE A., DE BIASE A., BONNIN P. (dir.), 2008, *L'habiter dans sa poétique première*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Editions Donner lieu.
- BOUVET R., 2006, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, Coll. Documents.
- BOUVET R., 2014, *Le Vent des rives*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- BOUVET R., 2015, *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, de Victor Segalen et de J.M.G. Le Clézio*, Québec, P.U.Q.

- BOUVET R., CARPENTIER A., CHARTIER A. (dir.), 2006, *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours en littérature*, Paris, L'Harmattan.
- BOUVET R., GUY H., WADDELL E. (dir.), 2008, *La carte. Point de vue sur le monde*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- BOUVET R., MARCIL-BERGERON M., 2013, "Pour une approche géopoétique du récit de voyage", *Arborescences : revue d'études françaises*, N° 3, Dossier "Lire le texte et son espace : outils, méthodes, études", pp. 4-23. <http://id.erudit.org/iderudit/1017364ar>
- BOUVIER N., 1989, "Routes et déroutes. Réflexions sur l'espace et l'écriture", *Revue des sciences humaines*, N° 214, pp. 177-186.
- BOUVIER N., 1992, *Routes et déroutes*. Entretiens avec Irène-Lichtenstein-Fall, Genève, Metropolis.
- BROSSEAU M., 1996, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, Coll. Géographie et Cultures.
- BUREAU L., 1999, "Ma ville idéale", in : LEVY B., RAFFESTIN C. (dir.), *Ma Ville idéale*, Genève, Metropolis, pp. 49-64.
- BUREAU L., 2009, *Terra erotica*, Montréal, Fides.
- CARPENTIER A., 2012, *Ruelles, jours ouvrables*, Montréal, Boréal.
- CHEVALIER M., 2001, *Géographie et Littérature*, Société de géographie de Paris, hors-série, N° 1500 bis.
- DEVANTHERY A., 2016, *Itinéraires. Guides de voyage et tourisme alpin (1780-1920)*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, Coll. Le Voyage dans les Alpes.
- FREMONT A., 1981, "Flaubert géographe : à propos d' *"Un cœur simple"*. *Etudes Normandes*, N° 1, pp. 49-64.
- GRACQ J., 1992, *Carnets du grand chemin*, Paris, José Corti.
- GUILLUY C., 2014, *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion.
- HALLAIR G., 2013, "Les carnets de terrain du géographe français Emmanuel de Martonne (1873-1955) : méthode géographique, circulation des savoirs et processus de visualisation", *Belgeo* [En ligne], N° 2.

- HESSE H., 1992, *Voyages en Italie*, éd. de Volker Michels, traduit de l'allemand par François Mathieu, Paris, José Corti.
- HESSE H., 1995, *Carnets indiens*, éd. de Volker Michels, traduit de l'allemand par Michèle Hulin et Jean Malaplate, Paris, José Corti.
- HIERNAUX D., 1999, "Walter Benjamin y los pasajes de Paris : el abordage metodologico", *Economia, Sociedad y Territorio*, Vol. II, N° 6, pp. 277-293.
- LAZZAROTTI O., 2006, *Habiter, la condition géographique*, Paris, Belin.
- LEVY B., 1989, *Géographie humaniste et littérature : l'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877-1962)*, Genève, Le Concept moderne.
<https://archive-ouverte.unige.ch/unige:26880>
- LEVY B., 2011, "Voyage et littérature : l'Italie de Hermann Hesse." *Le Globe*, T. 151, pp. 93-113. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:19270>
- LOI D., ROBIC M.-C., TISSIER J.-L., 1988, "Les carnets de Vidal de la Blache, esquisse du Tableau ?", *Bulletin de l'Association de Géographes français*, N° 4, pp. 297-311.
- MORAND P., 1994 [1964], *Le Voyage*, Monaco, Ed. du Rocher.
- PEAUD L., 2015, "Relire la géographie de Conrad Malte-Brun", *Annales de Géographie*, N° 701, pp. 99-122.
- RAFFESTIN C., 1986, "Nature et culture du lieu touristique", *Méditerranée*, Vol. 58, N° 3, pp. 11-17.
- REICHLER C., RUFFIEUX R., 1998, *Le Voyage en Suisse : anthologie des voyageurs français et européens de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, R. Laffont, Coll. Bouquins.
- ROULET D. de, 2013, *Légèrement seul. Sur les traces de Gall*, Paris, Phébus.
- SAMUELS M.S., 1978, "Existentialism and Human Geography", in : Ley D., Samuels M.S. (eds), *Humanistic Geography*, London, Croom Helm, pp. 22-40.
- SEGALEN V., 1995 [1955], *Equipée. Voyage au pays du réel*, in : *Œuvres complètes*, T. 2, Paris, Robert Laffont, Coll. Bouquins.
- TESSON S., 2016, *Sur les chemins noirs*, Paris, Gallimard.
- TISSIER J.-L., 1992, "Géographie et littérature", in : Bailly A. (et al. dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp. 235-255.

VIDAL DE LA BLACHE P., 1880, *Marco Polo. Son temps et ses voyages*, Paris, Hachette.

WHITE K., 1964, *En toute candeur*, traduit de l'anglais par Pierre Leyris, Paris, Mercure de France.

WHITE K., 1983, *La Route bleue*, traduit de l'anglais par Marie-Claude White, Paris, Grasset.

WHITE K., 1990, *Les Cygnes sauvages*, traduit de l'anglais par Marie-Claude White, Paris, Grasset.

WHITE K., 2014, *Les Vents de Vancouver*, traduction de Marie-Claude White, Marseille, Le mot et le reste.